

Jean GUILAINE

## PREFACE

### CARDIAUX ET RUBANES : LA FIN DU MUR ?

A l'heure où les problèmes liés à l'avènement sur le sol européen des premières communautés agricoles font l'objet de profondes reconsidérations, ce colloque sur les relations Cardial/Rubané - dont voici les Actes - est particulièrement bien venu. Les textes ci-après ne se contentent pas en effet d'apporter de nouveaux matériaux à l'étude de "cultures" déjà bien identifiées. Au contraire voilà que de nouvelles questions surgissent, que des modèles de néolithisation sont repensés, remis en question, et que des formulations ou des propositions entièrement neuves se font jour çà et là, dont quelques unes n'hésitent pas à contester, voire à provoquer.

Un constat d'abord : nous vivons la fin des cultures fermées et de certains "systèmes" dans lesquels la recherche nous avait gentiment enfermés, tant il est vrai que la force de certaines images a quelque chose de tenace et de séduisant. Ainsi les clichés classiques : en Méditerranée et sur ses marges, les groupes à poterie imprimée, vecteurs de blé et de moutons, un peu marins et pêcheurs aussi, agriculteurs en Italie du sud, plus mobiles à l'ouest où les styles de vie mésolithiques auraient été plus difficiles à vaincre; en Europe centrale les danubiens, prospecteurs de loess et brûleurs de forêts épaisses, multipliant à l'envi leurs villages de vallées, le long des grands axes fluviaux, pour finir leur course sur les rivages de la mer du Nord. Deux mondes distincts, totalement déconnectés au plan culturel et écologique.

En vérité tout n'est pas si simple. Le modèle figé, unique, a semble-t-il du plomb dans l'aile et les processus "sociaux" de conquête du sol montrent un tel degré de complexité qu'il serait simpliste de les réduire à quelques images brutes.

La progression de la recherche dérange donc nos valeurs et cela est réconfortant. Il est vrai que le comportement du néolithicien lui-même ne manque pas de savoir; ce chercheur n'en est pas à une contradiction près.

Lui arrive-t-il de tomber sur des matériaux quelque peu originaux? Le voilà qui s'empresse de définir un groupe culturel, voire de forger une civilisation, en insistant plus que de raison sur les spécificités de sa trouvailla dont il s'agit de bien marquer la personnalité. Il

s'applique donc à en vanter les traits particuliers, quitte à les déconnecter le mieux possible de ses caractères plus communs, plus généraux. En bref il isole culturellement, il bétonne au plan géographique. Il joue de son mieux la carte de l'autarcie et de "l'enfermement".

Veut-il à présent tenter une synthèse sur le même sujet, évaluer avec un certain recul les phénomènes généraux, voir comment s'articulent à grande échelle les relations et les contacts transculturels? Le voilà qui n'hésite pas à se faire le défenseur ardent de la diffusion de telle technique ou de tel décor dont il retrouve les parallèles sur des distances étonnantes. Il se met dès lors en quête de dénominateurs communs qui bravent les espaces, sûr que ces jalons sont des repères retrouvés de déplacements ayant effectivement existé. Il devient alors un apôtre des grands voyages. A l'enfermement, aux originalités locales, il oppose alors la mobilité et l'ouverture.

Tel est le néolithicien : un curieux chercheur qu'il est facile de prendre au piège de ses propres contradictions.

Ces humeurs, on s'en doute, ont des incidences sur la vision des événements. Il est vrai que l'homme du Néolithique va vite. Il est capable en moins d'un millénaire de propager le mouton, le boeuf, les céréales ou la technique de la poterie de l'est méditerranéen à la Péninsule ibérique. Certains voient en lui un homme plein d'énergie qui dévore les forêts et les terres, un aventurier toujours en quête de nouveaux cieus. D'autres le croient timide, réservé, ne s'implantant que difficilement dans des espaces boisés, contraint de négotier en permanence sa place au soleil face à des mésolithiques tenaces et menaçants.

Qui a raison ? Gageons que trop de données nous font défaut. Les bonnes fouilles sont rares. L'esprit de l'archéologue a naturellement trop tendance à généraliser à partir de matériaux partiels, le lithique et la céramique le plus souvent, alors que toute une panoplie de traits culturels nous sont tus : les vêtements, le cuir, la vannerie et le domaine du bois : les contenants, les outils, les bâtons de prestige, etc. Surtout nous fait défaut le tissu complexe des relations sociales dans la communauté ou entre les établissements : la façon de

s'identifier dans son propre entourage ou, à plus grande échelle, face aux communautés voisines ou lointaines. Que représentent dans le temps les vestiges abandonnés sur un sol d'habitat, de grotte ou de plein air? Par rapport à la durée, à la vie de groupe, à ses déplacements, à ses comportements sociaux et économiques, *a fortiori* par rapport au concept de culture?

Ces quelques mots, en préambule, doivent certes nous inciter à beaucoup d'humilité, à prendre la mesure de la partialité des outils alimentant notre réflexion.

\*  
\*            \*  
\*

Ces limites posées, cet ouvrage présente un premier avantage : celui de la confrontation entre deux aires culturelles jusqu'ici soigneusement isolées l'une de l'autre (dans la littérature!) mais dont les frontières, les murs de la séparation, sont en train - le processus est dans l'air - de voler en éclats. Ici le mur concerné n'est pas est-ouest mais sud-nord. Il n'est autre que la série de chaînes montagneuses qui barre, d'est en ouest, le continent européen : Balkans, Dinariques, Alpes, Jura et même, dans une moindre mesure, Massif Central. Quel fut le rôle exact de ces massifs dans les processus de néolithisation? Furent-ils d'authentiques frontières naturelles bloquant tout rapport essentiel entre cultures méditerranéennes et cultures de l'Europe tempérée? Ou cédèrent-ils plus ou moins rapidement devant la dynamique des groupuscules paléo-agricoles colonisant les vallées d'altitude et n'hésitant pas à franchir certains cols pour fusionner avec un autre monde? Dans ces problèmes de contacts et de périphérisation, le tout consiste à pouvoir mesurer exactement en quoi la progression géographique peut maintenir sans altération notable une donnée culturelle ou, au contraire, favoriser sa transformation à une échelle plus ou moins rapide. Au plan céramique on connaît des cas de diffusion de formes ou de thèmes décoratifs, sans métissage aucun, sur de grandes distances. Mais on sait aussi que certaines zones-tampons ont sérieusement filtré les caractères au point de les rendre méconnaissables à leur sortie. Un certain esprit critique est donc élémentaire.

Précisément trois aires-tampons sont aujourd'hui plus particulièrement sur la sellette même s'il faut sans doute s'attendre à trouver ce type de contacts un peu partout.

D'abord une frange médiane de la Yougoslavie (Bosnie, Montenegro) où A. Benac a montré de longue date la rencontre entre le Starčevo et les cultures à *impressa* de l'aire dalmate et adriatique (Obre). Ensuite la région de la plaine du Pô et de ses marges alpines où seraient également décelables des influences balkaniques dans les premiers horizons néolithiques. On sait aussi que quelques chercheurs italiens ont défendu l'idée d'une influence rubanée sur la genèse du groupe de Fiorano qui se développe au sud-est de l'aire padane, présenté

comme la version italienne de la Linearbandkeramik. En dehors de rares parentés décoratives, la démonstration a besoin ici d'être confortée car les répertoires morphologiques de la céramique, entre autres, ne sont guère superposables. La troisième zone nous retiendra davantage. Il s'agit de toute la façade atlantique, du Portugal à la mer du Nord. Aire complexe, tantôt montagneuse comme dans le nord-est de la Péninsule ibérique, mais le plus souvent caractérisée par des plaines à zones basses reliées par ce puissant trait d'union que constituent les côtes marines. De plus, par des artères vives comme l'axe du Rhône ou le couloir Aude-Garonne, l'irrigation en hommes, en idées, en techniques à partir des centres méditerranéens occidentaux, est largement possible.

La mode est donc aujourd'hui à mieux analyser la remontée des influences méridionales vers l'Europe du nord-ouest pour tenter de percevoir leur rôle exact dans la néolithisation de ces régions face aux impacts issus de l'Europe moyenne. Et des interrogations surgissent sur les éléments ayant pu favoriser la genèse de groupes ou de styles céramiques nord occidentaux : Rubané récent du Bassin parisien, Blicquy, Villeneuve-Saint-Germain, Limbourg, Hogue. Certes, il est possible que la plupart de ces horizons aient tout bonnement connu une genèse autochtone. Cela n'empêche pas pour autant de détecter les éventuels stimuli extérieurs susceptibles d'en avoir favorisé l'émergence à partir d'un substrat mésolithique (ou en rupture avec celui-ci).

Or le midi de la France et la Péninsule ibérique, vers lesquels se tournent nos regards, comportent dans le domaine céramique - le plus parlant en la matière - une telle variété de styles et de thèmes décoratifs au Néolithique ancien qu'il est difficile d'en tenter la systématisation. Nos appellations - Cardial, Epicardial - sont hautement réductrices. On le voit bien aujourd'hui où, au Cardial, se juxtaposent des faciès nord-tyrrhéniens et des groupes périphériques continentaux (caussenard, aquitain, pyrénéen); où, même dans l'aire languedocienne classique, des décors au peigne, cannelés ou autres, sont largement présents à côté des motifs traités à la coquille (Leucate, Gazel, Camprafaud). Enfin on observe que tous ces styles ne sont pas cloisonnés mais interfèrent, souvent dans les mêmes ensembles, ce qui démontre l'inanité de certains compartimentages culturels qui n'existent que dans l'esprit de l'archéologue.

L'expression "cultura de las cuevas", surtout appliquée aux aires méridionales de la Péninsule ibérique, n'est pas plus heureuse car elle recouvre de multiples faciès tantôt à dominante cardiale, tantôt à Cardial peu présent ou absent, sans parler de divers horizons originaux plus ou moins synchrones de l'Epicardial (groupes andalous, faciès portugais de Furninha, etc.). Nul doute que le rôle de ce "vivier" ouest-méditerranéen ne soit à surveiller de très près.

Enfin les aiguillons externes sur l'Europe du nord-ouest sont d'autant plus difficiles à saisir que cette aire

géographique se situe en limite extrême des influences continentales et, peut-être, méditerranéennes. Cette position en bout de course lui permet d'autant mieux de réagir par des créations autochtones.

De tout ceci se dégage une constatation : le besoin d'un approfondissement, voire d'un renouvellement des données concernant, peu ou prou, tout le Néolithique ancien d'Occident. Et c'est, précisément, l'un des mérites de ce volume de poser clairement ce genre d'interrogations.

Un autre intérêt de l'ouvrage réside, me semble-t-il, dans la remise en question de certains modèles économiques. Ainsi envisager une exploitation pastorale extensive des moyennes montagnes de Rhénanie, du Jura ou d'ailleurs par les rubanés, avec occupations temporaires de grottes ou d'abris, peut amener à revoir certains concepts. Et si les danubiens occidentaux avaient, d'avantage qu'on ne l'affirme, entrepris l'exploitation de diverses niches écologiques situées en périphérie, immédiate ou lointaine, de leurs villages? Voilà qui mettrait à mal le système de cohabitation (pacifique?) avec les derniers mésolithiques, modèle courant dans la littérature, mais pas toujours présenté avec des preuves chronologiques fiables. Voilà aussi qui nous rapprocherait singulièrement de certains comportements méditerranéens tels que nous avons pu les modéliser à propos de l'abri Jean Cros et tels que les grottes bergeries du sud-est de la France les laissent entrevoir. Des réflexions à méditer.

Ce livre met donc surtout en lumière les originalités qui, dès le Néolithique ancien, caractérisent peu ou prou toute la moitié occidentale de l'Europe. Il en sort des images neuves et fortement stimulantes. Mieux distinguer tout à la fois les rapports génétiques qui unissent ces éclosions occidentales aux "cultures mères" mais aussi approfondir les "distances" qui les séparent de celles-ci, n'est-ce pas aussi une façon d'en finir avec les schémas contraignants et réducteurs?

*Jean GUILAINE,*

*Président de la Commission "Civilisations Néolithiques de l'Ancien Monde" de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques.*